

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 40
Départements. — 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6/
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce qui rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. DE LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 40
Départements. — 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LA VÉRITÉ SUR LES ANARCHISTES

Comédiens et Comédiens — Les Recrues

Tirage Justifié :

50.000 N^{OS}Lire à la 2^e page

JEANNE CHILDEBERT

BRASSERIE

LE TRESOR

Le succès de l'édition Parisienne a dépassé nos espérances. L'apparition de la « Bavarde » a été saluée d'unanimes bravos. Nous avons reçu de nos amis inconnus, un grand nombre de félicitations. Nous les en remercions.

La vente du premier numéro a atteint le chiffre de 10.000. La « Bavarde » est heureuse de ce succès dont la plus grande part revient à nos indiscrètes correspondants.

NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel, 2, les diverses éditions de notre journal.

Voici la liste de ces éditions :

Première édition. — Départements du Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement de Villefranche), Hte-Marne.

Deuxième édition. — Départements de la Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin), Hautes-Alpes.

Troisième édition. — Départements de la Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Allier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère (arrondissement de la Tour-du-Pin).

Quatrième édition. — Départements de la Vaucluse, Gard, Basses-Alpes.

Cinquième édition. — Ville de Lyon.

Sixième édition. — Départements des Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Algérie.

Septième édition. — Départements de la Manche, Seine-Inférieure, Gironde, Haute-Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales.

Huitième édition. — Départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ardennes, Vosges, Aube, Cher, Yonne, Alsace.

Neuvième édition. — Paris et la Seine.

COMÉDIENS & COMÉDIENS

C'est le cancan à la mode. On ne parle que des comédiens. La scène tient une grande place dans la vie publique. M. Coquelin partage la gloire de M. Gambetta. Mme Juliette Lamber-Adam est éclipsée par Mme Sarah-Bernhardt-Damala. L'acteur est le triomphant. M. Octave Mirbeau ne peut le supporter. Il insulte l'acteur.

Depuis que le théâtre a pris des allures littéraires, qu'il est sorti de l'ombre des tréteaux où se jouaient les *Mystères* et la *Passion*, il a donné à ses interprètes un rôle plus souvent envié que dédaigné. On a toujours acclamé les comédiens. Le maréchal de Saxe a su qu'il était plus facile de prendre une ville de Champagne qu'une taille d'actrice. Mille l'acteur a emporté sur Mme la maréchale. Seulement, ce siècle vain voulait des particules : chicane de noblesse. Le comédien, sorti du peuple, était souverainement méprisé que les gens du peuple : il avait ses parchemins qui étaient ses rôles. Cependant on disait : la Clairon. Plus polis, nous dirions, aujourd'hui : Mlle Clairon.

Cette politesse offensée M. Octave Mirbeau. Il voue les acteurs aux gémonies. Il demande, pour eux, les foudres de l'Eglise : il veut que le comédien soit un maudit, l'être que l'on chasse, le trépassé dont les cendres doivent être jetées aux quatre vents.

Anathème aux comédiens.

En tout, il y a une mesure. Certes, notre engouement pour les comédiens est profond. Nous ne vivons que par eux, que pour eux. Paris s'occupe, huit jours durant, de la fugue de dona Sol. Il est tout yeux pour le suicide de la petite Feyghine ; il applaudit Coquelin jouant, devant un vrai tribunal, la farce de maître Pathelin. Trop de bravos. Mais qu'y faire ? C'est un caprice. Il ne date pas d'hier. La Révolution, malgré sa touche puissante, n'a pu effacer du tableau les dantesques silhouettes de Mlle Mars et de Talma. Bonaparte,

à certaines heures, se confond avec le grand tragique : même profil, mêmes gestes, même tenue : deux parodies d'empereurs romains. Deux César. Au fond, deux acteurs.

Il y a de la vérité dans l'article de M. Octave Mirbeau. Oui, le comédien, est irrémédiablement comédien. Il porte à la ville son accent de théâtre, ses manières étudiées, ses manières de convention. Il est toujours envahi par une personnalité fictive qui l'absorbe et dont il devient la chose. Est-ce un travers inhérent à la compagnie ? Non.

A ce point de vue nous sommes tous acteurs. Dans la vie privée, le journaliste est encore journaliste. Il est l'homme à la recherche de la nouveauté, l'irrecevable le bon mot ou l'idée dont il tirera le profit. Le maçon se sert en parlant d'images qui sont du métier. Le paysan vous dit : quand il y a pas de foin au râtelier, les chevaux se battent. Le paysan songe à ses chevaux, à son écurie, à son étable. Toute la vie se borne à l'étroit horizon de ses connaissances.

L'acteur fait-il plus ? Il étudie les larmes, les sourires, les sanglots. Il est l'histoire de la joie et de la douleur, mais s'il n'avait pas cette face mobile qui lui permet de s'approprier tous les masques, il ne serait pas l'acteur et M. Octave Mirbeau n'aurait pas au théâtre.

Mais pourquoi lui refuser le bénéfice du cœur. Je ne sais plus quel auteur anglais imitait la cadence du cheval pour dépeindre cet animal. Un homme faisant la bête, dans le but criminel de perpétuer un chef-d'œuvre ! Qu'en doivent penser les dégoûtés qui s'indignent du succès des comédiens ?

Il y a bien, encore dans l'histoire, un certain Tinteret, peignant sa fille morte. Jamais on n'a songé à reprocher à l'illustre artiste cette profanation suprême, on lui a, au contraire, tressé des couronnes. Cependant, les larmes eussent dû voiler ses yeux et faire trembler sa main.

Maintenant, la chronique s'amuse des exploits des actrices en vogue, c'est affaire de mode. Le journalisme est devenu cancanier. Le *Figaro* est le premier coupable. Kénelille lui communique les feuilles roses de son album. A côté des noms pompeux de la noblesse, elle accole, fort gracieusement, le nom fameux de la scène. Elle fait se couder dans un salon à la mode, la duchesse de Rohans et la duchesse de Septmones. Seulement, la duchesse de Septmones est Mlle Croizette, — une cabotine très jolie et qui fait, légalement, l'orgueil d'un banquier très riche. Parmi les lectrices du *Figaro*, j'en sais plus d'une, portuse d'une couronne tréflée ou perlée, qui changerait, volontiers, son blason authentique pour cette gloire incontestée.

Nous entrons plus que jamais dans les détails de la vie mondaine. Le photographe est un moderniste. Nous voyons moins les figures que les détails. La poudre de riz nous enivre ; un corps souple nous enchante et nous proclamons que telle mondaine est d'une exquise beauté. L'acteur à qui nous devons bien des sourires et bien des larmes nous intéresse au même titre, même davantage. Il sort de ce coin mystérieux qu'on appelle : les coulisses. Nous le voyons éclairé de face par le gaz de la rampe, devant les décors ; nous sommes avides de le voir derrière, chez lui, appuyé aux portants. Les coulisses sont la vie privée du théâtre. Une vie privée que nous savons croustillante, où des femmes jettent des fleurs, où des hommes jettent des lous.

Et nous sommes curieux de savoir qui ramasse ces fleurs et si, vraiment on ramasse ces lous.

Garder l'empreinte d'une impression vivement reçue c'est insulter à la majesté de la mort, et c'est railler la douleur. En ce cas que l'on déchire tous les romans immortels et qu'on mutilé toutes les belles statues, qui détiennent, dans leurs flancs de marbre, le terrible secret de leur conception sublime !

Lorsque Dumas fils écrivait sa *Dame aux Camélias*, fit-il autre chose que traduire une douleur ? Il chercha, dans l'âme de cette femme trop aimée, la chaleur dont son âme avait besoin. Il mit toutes les ressources de son style au service de cette agonie. Il copia magistralement les larmes, il enregistra les sanglots, il compta les derniers battements de ce cœur qui débordait et il en fit un chef-d'œuvre. Est-elle plus coupable, la comédienne, qui, pour rendre, devant un public anxieux, le rôle de Marguerite Gauthier, étudie dans le livre du poète les formes supérieures de cette existence étrange, vagabonde et troublante ? Ainsi Mlle Sarah-Bernhardt comment un sacrilège en mourant comme Marguerite Gauthier dut mourir, mais Alexandre Dumas n'a été qu'un pieux amant en décrivant cette mort !

Insulter à l'acteur, c'est insulter à tout le monde. Le monde n'est qu'une immense troupe dont la nature fait la mise en scène. Mauvaise troupe, je l'accorde ; beaucoup méritent d'être sifflés. Mais les lieux com-

muns, d'un commerce si usité, est-ce autre chose que des tirades ou des répliques ?

La vie est un tréteau. On y joue toutes les comédies, toutes les bouffonneries et tous les drames. Le théâtre n'est qu'un reflet atténué de la vie. Les acteurs sont des hommes, mais en mieux. Cette saison, il y a eu trois premières, auxquelles nous avons convié l'univers. Ça a été d'abord un drame en plusieurs tableaux : le *Crime du Pecq*, très soigné comme mise en scène. Puis une bouffonnerie : les *Troubles de Montceau-les-Mines*. Cette opérette-là a montré des juges plus singuliers que ceux de Racine ; des conspirateurs n'ayant peut-être pas perruques blanches et mains noires. Comme feux d'artifices : deux bombes qui éclatent : l'une à l'Assommoir ; l'autre à la Vitriolerie. Enfin, voici la *Comédie*, vraie farce du dix-huitième siècle, qui pourrait s'appeler les *Comédiens pour tout de bon* et les *Comédiens pour rire*. Ce sont des journalistes aux prises avec des acteurs. Il y a des coups de pied au derrière qui sont reçus par ces Messieurs de la presse d'une façon qui déconcerterait Bobèche.

Ceux qui se donnent ainsi en spectacle sont bien venus à reprocher aux autres de jouer la comédie ! Est-ce parce qu'ils jouent mal et qu'ils ne touchent pas de cachet ? Du diable ! tous n'ont pas l'esprit d'entrer dans la Compagnie. Je sais bien que M. Coquelin « a le nez en trompette, la bouche voluptueuse et l'air imposant », mais ce nez, cette bouche et cet air ont une façon de s'entendre très heureusement quand le moment l'exige. Et c'est ma foi plaisir de rire avec ce nez-là, d'aimer cette bouche-là, et de faire pleurer avec cet air-là.

M. Octave Mirbeau ne se doute pas de ces choses, c'est grand dommage. Il ferait, j'en suis convaincu, un très bon tragédien. Il a l'ampleur, le geste et l'expression. Puis, si j'en juge par sa lettre à M. Magnard, il ne croit pas même ce qu'il dit.

Parole d'honneur, on n'est pas plus comédien !

Mon Dieu ! c'est notre travers. Nous sommes tous des cabotins. Mon député : un cabotin. Il a fait une profession de foi, qui est son rôle. Le malheur, c'est qu'au théâtre législatif, il le joue très mal et que ses électeurs sont trop souvent obligés d'être ses souffleurs.

Mes ministres : des cabotins. Mauvais cabotins qui se croient appelés à jouer les premiers emplois, ce sont, tout au plus, des comparses. M. Devès ou jadis on mit Guimond, c'est Anatole succédant à Frédéric Lemaître. Puis c'est encore, un cabotin, mon pipelet. Il me fait des courbettes apprises par cœur, la veille du jour de l'an. Compliments fades étudiés d'avance. De la pose. Si du moins, il était aimable, mais il n'est que tendrement grinceux. Henri Monnier était mieux que cela.

Mon tailleur, mon boucher, mon bottier, mon gargarotier, ne sont que des acteurs qui débilitent des marchandises en guise de tirades, ou plutôt, qui débilitent des tirades pour faire passer leurs marchandises.

J'ai fait vingt fois la cour, dans ma vie à des jeunes filles qui me croyaient peut-être, je leur ai dit que je les aimais, je ne les aimais pas. J'avais un désir passionné, je lui donnais pour les besoins de la cause, une couleur sentimentale. Que de fois, sous le balcon de Juliette-ai-je soupiré la chanson de Roméo. Je dois avouer, cependant que Capoul n'est de beaucoup supérieur. Et que, jadis, mais Juliette n'ont valu madame Miolan-Carvalho.

Je me suis agenouillé, j'ai pleuré, à des genoux de femme, j'ai ouvert mon cœur : on fait semblant de l'ouvrir. Et, tout en écoutant, distrait « rouler les flânes dans la rue » j'ai dit à des anges : « Je t'aime et je vais mourir. » Je ne sais pas si je les aimais, mais je sais fort bien n'être pas mort.

M. Octave Mirbeau, qui est jeune et qui a de l'esprit, n'a-t-il jamais rencontré sur sa route, une charmante pécheresse qui lui a jeté les bras autour du cou ? A-t-il délaissé ses bras, savamment noués ? A-t-il attaché à cette femme qui l'aimait, malgré lui, ses illusions roses ? Probablement non. Il s'est laissé adorer, beaucoup par orgueil, un peu par vanité. Et, malgré l'ennui, malgré le dégoût, il a trouvé les mots qui font que l'on se pâme et les serments qui font que l'on se donne.

Comédien, M. Octave Mirbeau. Vous avez été comédien, car vous avez eu vingt ans.

Vous avez insulté à l'amour !

Est-il un acteur comparable au journaliste ?

Prenons un exemple, M. Octave Mirbeau.

La semaine passée, M. Octave Mirbeau — premier ténor au *Figaro* — écrivit un article fort remarqué quelque chose comme l'ut de Talazac l'article fit grand bruit : Les comédiens s'émurent. Ils vinrent en troupe, faire grand tapage à la rédaction. Alors, M. Octave Mirbeau leur répondit : « Messieurs, c'est vrai, j'ai écrit un article outrageant, mais c'est M. Magnard qui me l'a commandé. »

Je tais les autres incidents et ne retiens que ceci : M. Octave Mirbeau a insulté au commandement. Il a accepté un rôle très ingrat, il l'a joué crânement, mais il n'a pas su tenir tête aux sifflets. Taillade n'aurait pas fait cela.

M. Octave Mirbeau a insulté à la comédie.

Certes, il a raison de dire que les comédiens débilitent des tirades apprises par cœur, et qu'ils mettent un masque. Ce masque, on le connaît. On sait que ce n'est pas une figure.

Et l'acteur Octave Mirbeau, affiche-lui un masque que l'on ignore. Il semble exprimer ses propres sentiments et quand la toile est levée, on s'aperçoit que ces sentiments ne sont autre chose que des sentiments... appris par cœur.

Allons, Bobèche est encore un plus grand acteur que ceux-là ! Il reçoit, parfois, des coups de pied et des gifles, mais si du moins il ne les rend pas, il n'a pas la prétention d'en donner.

E. DESCLAUZAS.

UN TÉNOR

A Ida

Il est très jeune et très bel homme,
Voluptueux et nonchalant.

Il tient, surtout, à ce qu'on nomme
Les secrets d'un maillot collant,

Il chante à ravir — voix de tôle,
Sans goût, sans méthode, sans art ;

Ses amis disent qu'il est bête,
Lut de poitrine mis à part.

Mais il est très chic dans sa pose ;
Il a des sourires vainqueurs,

Et, sur son front de poupon rose,
S'enroulent des accorde-cœurs.

Il dit si gentiment : « Je t'aime ! »
En s'agenouillant sur le sol,

A deux pas d'une robe crème,
Quand il l'adore en si bénoit !

Ce doit être une chaude tressore :
Se trouver soudain transporté

En voyant, heureuse maîtresse,
Dans un paradis enchanter,

Où sur une scène imparfaite,
Qui n'aurait point d'autres décors.

Qu'une couche vingt fois défaite,
Un même désir et deux corps.

Oh ! combien songent, sans rien dire,
Et baissant leurs yeux éblouis,

A ce qu'elles pourraient écrire
En lui proposant vingt lous.

Karl Munte.

M. Michel Hubert, demeurant cote des Carmélites, est venu nous dire qu'il avait rien de commun avec le Michel Hubert que nous avons traité avec la sévérité due aux plagiaires.

Nous prenons acte de sa réclamation et l'en félicitons.

K. M.

LA VÉRITÉ SUR LES ANARCHISTES

La terreur règne partout ; les anarchistes sont les maîtres de nos destinées. Lyon va revoir les horreurs du siège. Les premières bombes ont été tirées à l'Assommoir. C'est assommant, mais il faut que s'accomplisse, quand même, la propagande par le fait.

Notre reporter spécial nous a tenu au courant des moindres événements de ces jours passés. Il a pisté les sieurs Emile Gauthier et Jules Guesde. Il a reconnu que c'étaient deux purs. Une seule chose l'a dégoûté. A l'hôtel où ces messieurs sont descendus, ils ont fait demander du lûin. Des anarchistes qui se parfument, c'est une indignité : des anarchistes à l'eau de rose !

Un journal racontait bien que le petit Sivoq serait devenu anarchiste par amour. Sivoq, avant de jouer les assassins sur le théâtre de la vie publique, aurait joué les jeunes premiers au théâtre de la monnaie Rey.

C'est là que je l'ai rencontré dans *César Borgia*. Au cinquième acte, il avait un moment sublime, il jetait au diable la bouteille de poison — le poison des Borgia. Il mit tant de chaleur dans cette scène pathétique que la fièvre vola aux fauteuils jusqu'à ma place. C'était un ancien flacon qui avait contenu des remèdes pour l'usage externe. Une étiquette indiquait qu'il fallait agiter avant de s'en servir.

L'acteur anarchiste, Sivoq, s'est sans doute rappelé la vieille formule médicale de la fièvre des Borgia. Le peuple y ressemble un peu. Il faut l'agiter avant de s'en servir.

Savez-vous que ça a été tout simplement épouvantable, la réunion chez Bordat, en son cabaret de la rue de Vendôme.

On avait convoqué le ban des fidèles — qui, au lieu de cierges, se servent de torches. — Et, là, on devait causer des affaires du jour. Naturellement, ça devait se passer en famille. Pour pénétrer, il fallait montrer une lettre cabalistique ornée de signes spéciaux. Quand notre rédacteur se présenta, avec la conviction bien arrêtée qu'il entrerait, ayant la conscience pure, un des assistants le reconnut.

« Tiens, c'est toi, citoyen Bavarde ! Tu viens encore nous espionner. Arrière, Bourgeois ! Tu n'as que faire d'écouter l'arrêté qui va te frapper ! »

Notre reporter s'éloigna, la mort dans l'âme. Il avait commandé — comptant sur cet or que De Latour donne si prodigieusement au porteur de bonnes locales, — il avait commandé un déjeuner aux huitres, chez Batoux, pour Chichinette. Il avait fait la folie d'amener avec lui un sacre à l'heure, sans avoir le premier sou. Comment faire ? S'en retourner. C'était impossible ! Et le sacre ? Et le déjeuner ? Et Chichinette ? Il rumina tout ça ; prit le chemin de la rue de Bonnel à la recherche d'une idée.

Elle vint. Il se rappela qu'il était laid. Aussitôt sa pensée lui fit entrevoir l'image de Louise Michel. Il se dit : Oui, avec la vilaine face que j'ai, je m'habille en femme et je me fais passer pour l'amie de Marie Ferré.

Il revient, il dit : Je suis Louise, celle qui veut saigner Gambetta comme un cochon (textuel, voir les journaux du temps).

Naturellement, on ouvre les portes. C'est précisément le citoyen Bernard qui est là, très gracieusement il offre la main à Louise et l'installe sur son estrade.

Le cabolot était plein. Tous des copains qui n'avaient pas peur des citoyens à mines farouches, mais pour la forme discutant très violemment.

Le premier qui monta à la tribune fut un jeune garçon de 18 ans, l'œil inspiré d'un croyant de Mahomet. Il releva sa vispo, histoire d'être poli avec l'assemblée. Puis, les deux mains, carrément installées dans ses poches, il entama son petit discours.

« Citoyens, pas de blague. Le socialisme : une blague, le communisme : une blague, le collectivisme : une blague, le possibilisme : une blague. Trop de blagues et pas de tabac. Qu'est-ce qui paie une cigarette ? »

C'était énergique.

L'orateur suivant ne trouva qu'un mot, mais il fut sublime !

« J'ai pas de tabac, donc je suis fumé. La société est perdue. Citoyens, aux armes. Les premiers qui viennent, je te leur flanque ma chique par la g... argeoine. »

Le citoyen Bernard, légèrement ému par ces paroles empreintes d'une si belle science sociale, se plaça à contempler la citoyenne Louise Michel. Notre collaborateur se sentait mal à l'aise. Il est trop entreprenant, ce diable d'anarchiste. Mon Dieu ! s'il allait trahir son incognito.

Bordat, lui-même, est à la tribune !

— Il faut agir. Il faut qu'une main ténérante n'hésite pas à soulever les voiles... Bernard écoute les conseils d'en haut.

— Il faut oser. Il y aura un cri, mais qu'est-ce qu'un cri, quand la joie doit suivre ?

A ce moment une immense clameur s'éleva de toutes parts ; c'est Bernard qui vient de jeter cette apostrophe.

— Anarchistes, mes frères, vous êtes vendus. Cette femme est un homme.

Notre collaborateur s'était évanoui. On parlait de l'étrangler, séance tenante. Cette révélation terrible fut la cause d'une indescriptible panique. Des voix charitables disaient : il faut le noyer ! il faut le noyer ! On se contenta de l'expulser, après avoir constaté que c'était un rédacteur de la *Bavarde*.

Au préalable, on lui fit jurer sur les cendres de la cheminée, qu'il entrerait à l'*Étendard révolutionnaire*, comme collaborateur chargé spécialement de veiller sur les orgies que font les bourgeois, dans les boudoirs des filles.

Cette alerte mit la puce à l'oreille des anarchistes. Ils décidèrent de terrifier la population, en écrivant à chacune des notabilités lyonnaises, une lettre menaçante. Scrupuleux observateurs de la vérité, nous nous bornons à enregistrer sans commentaires :

« A Monsieur le maire de Lyon

« Ton affaire est claire. On te boulotte. Le compagnon 345 plus 12 comme 3 doit t'embracher. T'es un bourgeois. Tu bois notre sucre, espèce de dégoûtant.

« Tu croyais te donner des petits airs, pas vrai ? T'avais supprimé l'opéra pour nous faire plaisir, parce que nous n'y allons pas. Eh bien ! ça ne fait rien. Nous ne te regardons pas comme un opportuniste.

« Tu es un gros ventre.

« Un gros ventre ! ça prouve que tu t'engraisses. Avec quoi t'engraisses-tu ? avec nous. C'est un indigne.

« Pas de quartier.

« A plus 6. »

« Nota. — Si vous aviez une bonne place bien payée, vous pourriez me le faire dire. J'ai des convictions. Seulement sion y met tait le prix... »

A la rédaction du PETIT LYONNAIS

« On vous connaît. A bas les masques ! Vous dites que vous êtes des frères. Ah ! la ! la ! y a en un qui va toujours vous voir et qui est condamné à mort, le citoyen Albert, un ancien patron, un exploiteur. Ce n'est pas le tout de boire des bocks, il arrive un jour où il faut régler son compte.

« Le Petit Lyonnais tout entier sautera. On l'a miné par en dessous.

« Le jour désigné, un ami mettra le feu s'il y a mèche. Ça fera une rude bouillie. Tous ces bourgeois déguisés. Le gros Saurret, en voilà encore un qui est gras ! Et Biagiotti, et Joannès Guy, et les autres, y compris le vendeur.

« Tout ça sautera ! Il faut que ça saute. Ainsi, vous êtes bien avertis. Dans la nuit qui va suivre, nous placerons un tonneau de mélassé dans les bureaux du *Grand-Petit Lyonnais*.

« Pas de quartier. — Pas de pitié ! — Des faux-frères, n'en faut plus.

« Le comité anarchiste. »

« P. S. — Nous n'avons pas l'argent nécessaire pour acheter les bombes ; nous comptons que le *Petit Lyonnais* nous fera l'avance : le prix est de deux sous pour les bombes qui éclatent et de cent mille francs pour celles qui n'éclatent pas. »

Au citoyen Jehan-Sarrazin

« Tu sera pendu.

« Malheureux ! tu vends des olives, olives ça rappelle l'olivier, l'olivier le jardin des olives, le jardin des olives le chemin de la Croix, le chemin de la Croix Jésus-Christ, Jésus-Christ, le bon Dieu !

« T'es un bon dieusard.

« Tu seras pendu, c'est moi qui te pendrai.

« Francœur, dit le Lyonnais. »

« P. S. — Lâche d'écarter les *Givres* du Pinde de cette maison, le jour où j'irai je ne pourrai jamais te pendre si je m'endorormais. »

A M. Clarion

« Tu as distribué des prospectus pour le magasin du *Prince Eugène*.

« Un prince, espèce d'aristo. Ton affaire est décidée, on te guillotinerà : Couic.

« 6^e section, 4^e rangée, porte en face. »

« P. S. — Bonjour chez toi. »

A M. LYON RÉPUBLICAIN.

« Tas de pignouf !

« Vous croyez que nous coupons dans la pommade. Vous êtes des farceurs. Vous avez des convictions ? Pas vrai. Vous bernez le pauvre peuple.

« Vous corrompez nos femmes avec vos feuillets à un sou.

« Si encore vous donniez ce que vous promettez. Mais pas vrai ; vous promettez les *Filles de Bronze* et vous donnez le *Père Crépin*

« P. S. — Si vous êtes chic, vous diriez du bien de Zoé Citrouille, une fille qui est anarchiste en amour. »

Sur tous les points du territoire des lettres ont été adressées, nous n'avons pu recueillir que celles-ci. C'est fort regrettable, l'histoire a besoin de ces documents.

Un complot contre la stérilité de l'Etat allait être tenté, nous l'avons déjoué.

C'étaient des cocottes qui devaient ouvrir le feu. Une indiscrétion a fait tomber la plus compromise entre nos mains. Cette muse de la guerre civile, devait poignarder tous les hommes marqués, comme M. Grévy et tous les hommes marqués comme M. Humbert.

Que voulez-vous elle n'aime pas les grâces !

A l'heure où nous mettons sous presse, on colle une affiche à la porte de l'imprimerie. Ça doit être une affiche révolutionnaire. Personne n'ose sortir, les typographes restent pétrifiés à leurs casses. Le gérant est épuisé, Nestor à la chair de poule, Sabatier cependant, d'une bravoure exemplaire, sent ses jambes flageoler. Il sacrifie un enfant qui devra se rendre compte de l'importance de ce placard.

Le pauvre enfant s'en va, plein de confiance, insouciance à dix ans ! — s'ils allaient l'égorger — ça s'est vu — dans les romans de Montépin.

L'enfant revient, l'affiche en question ne parle que de sinapismes Rigollot.

Je trouve pas ça rigolo du tout, moi. J'ai mis un pétard dans ma chambre pour effrayer. Ça pourrait me compromettre, justement ma voisine vient toujours fureter dans ma chambre.

Oh ! mon Dieu si elle allait voir mon pétard !

L. D'ASCO.

LA PETITE PARISIENNE

Triollets à Nana

Elle trotte menu, menu,
La petite Parisienne,
Se disant un refrain connu,
Elle trotte menu, menu,
Avec un air tout ingénu,
Et des ondoiements de sirène,
Elle trotte menu, menu,
La petite Parisienne.

Elle a du chic, elle a du chien,
De l'esprit comme une soubrette ;
Son port, sa mise, son maintien,
Tout a du chic, tout a du chien,
Elle est charmante avec un rien,
C'est une adorable grisette.

Elle a du chic, elle a du chien,
De l'esprit comme une soubrette.
Elle aime les petits cadeaux,
Les fleurs, les bijoux, les dentelles,
Elle est gourmande de gâteaux,
De bonbons, de petits cadeaux,
Des yeux malicieux et beaux,
Out de coquetteries étincelantes ;
Elle aime les petits cadeaux,
Les fleurs, les bijoux, les dentelles.

Près de vous vient-elle à passer,
On est pris d'un désir étrange.
Si tôt on voudrait l'embrasser
Quand près d'elle on vient à passer.
Elle est adroite à vous pincer.
C'est un démon doublé d'un ange.
Près de nous vient-elle à passer,
On est pris d'un désir étrange.

C'est surtout aux jours de printemps
Qu'elle exhale un parfum terrible.
Elle est redoutable en tout temps,
Mais surtout aux jours de printemps.
Certes, elle est si peu de temps
A dompter Joseph l'invincible,
Car, surtout aux jours de printemps,
Elle exhale un parfum terrible.

On l'analyserait en vain,
La séduisante créature.
Admirez-la comme un Grévin,
On l'analyserait en vain
Ne croyez pas son cœur divin
Parce que vierge est sa figure.
On l'analyserait en vain,
La séduisante créature.

Elle trotte dans Paris,
Un tire-bouton dans sa poche,
Peigne, glace, poudre de riz,
Il faut tout prévoir à Paris.
Mais je connais bien des maris
Qui ne feraient pas un reproche
Elle trotte dans Paris,
Un tire-bouton dans sa poche.

On donne court-elle, dites-vous ?
Mon Dieu, le sait-elle elle-même !
Il est d'écarter rendez-vous.
On donne court-elle, dites-vous ?
C'est avec moi, c'est avec vous
Qu'elle rassure et qu'elle prévient.
On donne court-elle, dites-vous ?
Mon Dieu, le sait-elle elle-même.

Prenez-la par le bon côté,
Elle aime à vivre à la légère ;
Quand son amour serait coté
Prenez-la par le bon côté,
Car son petit cœur ballotté
Autrement ne comprendrait guère.
Prenez-la par le bon côté,
Elle aime à vivre à la légère.

Vous demandez : Croit-elle en Dieu ?
Elle craint trop le ridicule,
Ayant vécu dans un milieu
Où l'on rit du papa Bon-Dieu
Cet esprit fort en certain lieu
Croît pourtant à la somnambule,
Mais, s'il s'agit de croire en Dieu,
Elle craint trop le ridicule.

Ne lui parlez jamais d'amour,
Elle se pâmait de rire.
Vous pouvez lui faire la cour
Sans jamais lui parler d'amour.
Etant coquette, certain jour
Vous la tiendrez dans un sourire,
Mais ne lui parlez pas d'amour,
Elle se pâmait de rire.

Et surtout n'allez pas l'aimer,
Vous en seriez pour votre peine.
Ne comptez pas la réformer
Et surtout n'allez pas l'aimer.
Pas de verrou pour l'enfermer,
Pour la retenir pas de chaîne,
S'il vous arrivait de l'aimer,
Vous en seriez pour votre peine.

Paul Paillette.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Jeanne Chilbert

Chilbert ! un joli nom. Nos demi-mondaines viennent de loin, de fort loin même, Elodie descend en droite ligne des Valois, et Jeanne a du sang de Clovis dans les veines ; c'est une mérovingienne que je vous présente.

Depuis que la loi salique est abolie et que les femmes règnent sur les cœurs, Jeanne Chilbert est reine. Une drôle de

petite reine dont la framée est un éventail et qui n'a jamais eu d'autre cuirasse que son corset de satin rose. Elle est sortie victorieuse de bien des batailles et pourtant cette cavaleuse n'a jamais monté d'autre cheval que la fougueuse jument Fantaisie.

Mais les temps ont bien changé depuis que ses ancêtres dormaient en paix dans leurs tombeaux, le front ceint de lauriers que les siècles n'ont pas fanés. Leurs mains sèches de squelette étreignent encore de longues épées à deux tranchants, mais elle n'a d'autre francisque que son ombrelle Mascotte qu'un fantaisiste, Saint-Eloi a ornée de mignardes incrustations de nacre.

Elle a délaissé le casque de ses pères pour le heaume empanaché des belles petites, ses petits pieds de marquise chaussés de fines bottines à hauts talons, que la bonne reine Berthe enfermerait précieusement sous le globe de sa pendule si elle n'avait depuis longtemps abandonné sa quenouille.

Elle porte des robes à volants qui ne rappellent en rien celles des gauloises no aieules, et cependant elle est reine, parce qu'elle est blonde et mignonne, parce qu'elle sait sourire et minauder, parce que ses yeux noirs connaissent l'art machiavélique des langoureuses coiffures et des regards provocants, reine parce que sa taille est fine et parce que son corsage est indiscrètement, reine parce que son diadème est fait de blonds cheveux frisés à la chien et qu'elle a pour trône un divan, si bas, si profond et si moelleux, si tentant et si vague, et si joliment azuré, qu'il le croirait fait d'un nuage venu du Paradis de Mahomet.

Bien des troubadours ont chanté pour elle. Cette souveraine, qui naquit il y a tantôt vingt et un ans, au pays de la langue d'oc, dans la peau d'une modeste petite ouvrière.

Gens simples et de peu d'ambition, ses parents, qui n'avaient guère entendu parler de Louis XIV et de Henri le Béarnais, ne se doutaient guère qu'ils avaient du sang de rois dans les veines ; aussi ne mirent-ils aucun chambellan aux trousseaux de l'enfant qu'ils avaient engendré. On la fit aller à l'école comme une simple roturière ; sa gouvernante fut celle de tout le monde : une institutrice aux appointements de douze cents francs.

On assure qu'elle était excessivement forte en histoire de France, et qu'elle savait sur le bout du doigt le règne de l'illustre Clovis, qu'elle appelait familièrement « son grand-père ».

Elle connaissait une foule de détails sur l'histoire du vase de Soissons qui, prétendait-elle, avait été précieusement recollé par un raccommodeur de porcelaine de ce temps-là.

Je m'abstiens de commenter ce fait à l'endroit duquel messieurs Michollet et Martin restent absolument muets.

Malgré son amour pour les légendes et les histoires que les jeunes écoliers liraient avec beaucoup plus d'intérêt, s'ils étaient signés de Charles Perrault, ses parents la mirent en apprentissage à l'âge de quinze ans.

Quoi ! direz-vous, une reine en apprentissage ? Mais certainement, charmante lectrice, on en cite plusieurs qui furent esclaves ; Louis-le-Grand s'en adjugea quelques-unes qui n'étaient que de simples goumes, si l'on en croit la « Bavarde » du temps, et l'abbaye équatoriale en possède qui paraissent ne pas se douter de l'existence des magasins du Louvre, sont d'une ignorance crasse en matière de patinage et ne s'habillent que de quelques rayons de soleil.

Il est vrai que le soleil de ce pays-là est beaucoup plus fort que celui qui daigne encore quelquefois nous honorer de ses sourires balafards.

La petite altesse Jeanne devint donc ourdisseuse à l'âge de quinze ans.

A la brasserie Pégnet, qu'elle fréquentait, de jeunes calicots (1) lui faisaient la cour. Parmi les nombreux adorateurs qui papillonnaient autour d'elle, elle distinguait un jeune homme à qui elle offrit son cœur, ses quinze printemps et les prémices de son auguste amour.

C'est vers cette époque, — dit un chroniqueur digne de foi, — qu'elle fut rayée du livre des mascottes par l'astronome Cupido, qu'on avait chargé de dresser une statistique des bonnets surpris en flagrant délit de vagabondage illicite dans les régions sidérales que le seigneur Dieu a réservé aux étoiles et aux ailes des moulins.

Il y avait encore quelques moulins à vent à cette époque-là.

Un beau soir, son protecteur ayant été assez négligent pour omettre de lui ouvrir l'huître de leur commun paradis, la pauvre Jeanne dut coucher à la belle étoile.

Après avoir erré longtemps, longtemps le long des quais, elle eut l'idée de se diriger du côté de la place Bellecour. Elle s'en vint trouver Louis XIV qui, malgré l'heure avancée, faisait encore de la haute-école.

« Beau cousin, lui dit-elle, je suis ce soir sans logis ; ne pourriez-vous pas me conduire dans quelque hôtelier où je puisse confortablement passer la nuit ? Vous devez me reconnaître, je suis la petite Chilbert, l'arrière petite fille du père Clovis, qui épousa une nommée Clotilde.

— Chilbert... Chilbert... fit Louis en se grattant le front, je crois en effet avoir entendu répéter ce nom-là par mon précepteur, mais ce souvenir est si confus...

— Vous savez bien, mon grand père était roi d'Austrasie.

— Oui... oui, peut-être bien, fit le vieux roi de plus en plus embarrassé, mais je dois t'avouer, mon enfant, que je suis moi-même dans une situation des plus critiques. Je n'ai pas un sou vaillant ; j'ai perdu deux cents louis ce soir et j'ai dû donner mes étriers au croupier. La déveine me poursuit, le baccarat m'est hostile... Je suis donc forcé de passer la nuit à cheval ; je le regrette, car tu as une petite frimousse, bien autrement affriolante que celle de Mme de Maintenon.

Ce fut ce soir-là que, pour la première fois de sa vie, le Roi-Soleil dut ne pas être galant avec une jouvencelle.

Cette faute dut diamétriquement retarder son avancement, lorsqu'il entra dans le domaine des trépassés, il sollicita du Tout-Puissant

(1) C'est ainsi qu'on appelait autrefois les jouteurs chargés du maniement des états. François partie d'un certain Jehan Rigolo, à qui le roi Louis IX bailla cinq cents écus de gage en récompense de ses bons et loyaux services à la Cour.

(Bib. Jacob.)

la faveur de pénétrer dans le séjour des élus, ce royal candidat ayant eu l'imprudence d'expédier sa demande sans l'avoir préalablement fait apposter par un sénateur influent.

Le lendemain, la petite Jeanne, qui avait échafaudé une foule de projets — la nuit porte conseil — annonça solennellement à son amant qu'elle lui donnait ses huit jours.

Elle transporta ses pénates dans la rue Thomassin et se mit en devoir de redorer un peu la couronne de ses pères que les siècles, le brouillard et la pluie avaient irrémédiablement oxydée.

C'est alors qu'elle connut Marguerite Dupré (2).

Celle-ci la présenta chez Berthou, où elle fut accueillie avec tous les honneurs dus à son rang. Un historien raconte même qu'on fit frapper à l'occasion de son enrôlement dans le bataillon de Cythère, une médaille commémorative sur laquelle on pouvait lire cette inscription : *Jeanne Chilbert, Reine*.

D'un côté se voyait l'effigie de la dame, coiffée d'un diadème surmonté d'une minuscule cocotte et de l'autre, une moitié de sphère, avec cette légende : *Hommage du Demi-Monde*.

Une fois lancée, Jeanne vint se fixer dans la rue du Pont de l'Hostel-Dieu, qui devait plus tard s'appeler rue Chilbert.

Elle fréquentait alors fort assidûment le Palais Matossi où elle avait ses grandes et ses petites entrées. Ses adorateurs étaient innombrables.

Après un assez long séjour dans la rue Chilbert, elle vint habiter la rue de l'Hôtel-de-Ville où elle devint la voisine d'Antoinette, pour aller ensuite établir ses lares dans la rue Pizay, proche le palais Matossi.

Elle eut beaucoup de succès l'été dernier aux courses de Lyon ; elle avait arboré pour la circonstance un superbe costume bleu dont on parla fort.

Elle a maintenant restauré le sceptre de ses nobles aïeux, qu'elle a agrémenté d'une houppette à poudre de riz.

Elle se plaît à raconter parfois, qu'un soir elle alluma sa cigarette avec une bank-note que lui offrait l'un de ses admirateurs, à qui elle montra malicieusement un billet doux caché dans son corsage.

L'heure des naïvetés est morte maintenant. Depuis longtemps, nouvelle Sémiramis, elle a brûlé ce qu'elle adorait, pour adorer ce qu'elle avait incendié.

Ses amis l'ont surnommée la princesse Mingalors, à cause de l'exclamation qu'elle fait entendre à tout propos.

Lorsqu'on lui reproche ce défaut : « C'est une habitude que je tiens de mes pères, répond-elle en riant. Mon grand-papa Clovis s'écriait : Mince alors ! chaque fois que son bouffon lui racontait une farce ébaudissante ».

C'est une amie de Jeanne Confort avec qui elle va très souvent au Skating.

Blonde, avec des yeux noirs malicieux, une bouche rose toujours souriante et des dents de la plus pure nacre, elle a conservé le profil mérovingien dans toute sa pureté. C'est une reine dont on parlera beaucoup plus tard dans l'histoire de la France galante.

Elle possède dans son boudoir les portraits de tous ses ancêtres. Elle n'avait encore pu trouver un dessinateur pour reproduire ses augustes traits, c'est pourquoi je me suis décidé à croquer sa silhouette en quatre coups de plume, humble barbouilleur que je suis.

NESTOR.

LES

TOILETTES DE NOS TENDRESSES

A LA « PETITE MARIÉE »

Nos belles petites ont fait assaut d'étégance. La déesse Chiffon est la toute puissance du jour. Chaque soirée voit naître de nouvelles toilettes. Les costumes deviennent de jour en jour plus originaux, les modes de plus en plus bizarres. Le suprême chic du matin est réputé ridicule le soir. Seuls les paradies mastic subsistent en dépit de tout et toujours ils vont se raccourcissant au grand désespoir des tailleurs.

Les chapeaux de ces dames deviennent très extravagants ; on dépeuple toutes les basses-cours pour faire des panaches. Les sultans aux resplendissantes crêtes doivent abandonner leurs cocottes tant aimées pour aller orner les bersagliers d'autres cocottes.

Le bersaglier est à la mode, le grand chapeau amazone fait fureur. On se campe cela sur l'oreille et l'on a l'air d'un brigand calabrais, c'est charmant.

A la première de la « Petite Mariée », nos tendresses se sont distinguées, c'était la première du « Froufrou ».

D'anciennes allaient à Bellecour pour exhiber leurs ors et leurs soies, quelques autres pour écouter la gracieuse Marie Albert. Toutes pour minauder et se faire admirer.

Ma mie Annette portait un superbe costume de fausse mauve garni d'une riche dentelle Louis XIII. On eût dit qu'elle était habillée de lilas. Elle était coiffée d'un immense chapeau mousquetaire. Cela lui va bien. Elle a l'air très chevaleresque cette mignonne dame. Nous l'avons vue monter en coupé. Ses épaules étaient couvertes d'une mantille en chenille vieille or, très riche et très étrange. Cette pélerine fauve à reflets changeants avait l'air d'une cuirasse à la lueur du gaz.

Marie Bourdy qui devient de plus en plus élégante semblait une grande dame descendue d'une tapisserie d'Antan. Elle était parée d'une très longue redingote en velours d'Utrecht. Les diamants qui scintillaient à ses poignets faisaient beaucoup d'effet.

Théo, en dentelle noire, était coiffée d'un chapeau fort élégant.

Jeanne Chilbert, en velours noir garni de jais, portait un chapeau à plumes bien pâle du meilleur goût.

Très coquette Henriette Desaix, Des fots de satin feu jetait leurs flammes dans la dentelle noire de sa robe.

Blanche Tête de Singe avait une robe de satin noir semée, de pois rouges.

La baronne douairière était en bleu pâle. Une reminiscence de ses amours d'autrefois.

Blodie qui veut être amazone quand même portait un corsage soutaché de broderies à la hussarde.

Les dolmans deviennent de plus en plus à la mode.

Juliette qui semblait tout de noir vêtue portait un corsage décolleté. Elle s'habillait toujours avec beaucoup de goût, simple.

Jeanne la Mâconnaise était blonde.

Le blond lui sied à merveille. Elle portait une jupe écaillée très coquette.

Je lui conseille d'être blonde encore lorsqu'elle retournera au Théâtre.

Son amie Juliette doit être de mon avis.

Lucy Maïa vêtue de gris, revêtait mélancoliquement dans un long d'avant-scène.

Maria Chilbert et son amie la plantureuse Margot, causaient au foyer avec beaucoup d'animation. Elles étaient assez coquettement mises.

Mathilde la Suisseuse qui ne se doutait peut-être pas qu'elle assistait à une première, portait une robe à raies rouges et jaunes, que nous lui connaissions depuis longtemps et dont notre collaborateur Lucien à maintes fois parlé.

Tonine Frangon était en noir, elle accompagnait Marie Mato-si parée d'une tunique grise, assez simple.

Henriette Kailou avait une robe blanche comme celle des vierges, et une cuirasse bleue comme les yeux de Titine. On ne se vêt pas plus poétiquement.

Sa sœur Marguerite était en noir. Elle avait des idées sombres ce soir-là !

Mario Brut avait une taille jaune à raies noires ; on eût dit une casaque de jockey.

Mario Bourguin toujours souriante, portait une taille de velours bleu agrémentée de suivez-moi jeune homme, comme on en retrouve dans les gravures d'autrefois.

Suzanne Bédit portait une robe marron foncé, et la toute petite Victorine qu'on eût prise pour une petite mariée, était tout en blanc.

Après le deuxième acte, la gracieuse Juliette et son amie Jeanne, Maria Chilbert et sa cousine Jeanne sont descendues se rafraîchir à la brasserie de l'Onneux.

Depuis longtemps le théâtre Bellecour n'avait pas eu d'aussi nombreuses et d'aussi élégantes invitations.

Toutes s'en sont allées en fredonnant les couplets de madame Marie Albert, et presque toutes sont parties avec leurs époux quoiqu'il n'était pas des petites mariées.

Ma Mère M attend, très sage dans sa loge, portait un costume de noir le plus austère. Elle avait au corsage un bouquet de fleurs naturelles entremêlé de diamants.

Sévère et majestueuse, cette blonde était fort bien sous son large chapeau mousquetaire qui mettait sur son front une ombre portée d'un effet fort gracieux.

Dans une autre loge, Annette Bassin, était sa robe jaune garnie de fleurs rouges. Toilette orientale dont les occidentaux disent grand bien, chapeau de peluche rouge. Tout au rouge ; ce costume ferait-il un drap, ou Annette ser-ze-vous anarchiste.

Mario Mayor était tout en noir avec un chapeau mousquetaire. Je ne sais trop comment était vêtue la femme, qui, dans l'une des loges de côté, faisait un vacarme de poissarde. Du diable, quand on va au théâtre on n'aime point être dérangé par les éclats de voix et les gestes canalisés d'une drôlesse ! Je sais le nom de cette héroïne, je le sais, je parle des femmes, je ne parle pas des filles.

DE ST-SAVIN.

FEUILLETS D'ALBUM

LA LIONNE

A Esther la Blonde.

Tourant sans cesse dans sa cage,
Comme en quête de ses petits,
Elle rugissait avec rage,
Ce matin, quand je la vis
Chez Bédit... là-bas, sur la place...
La queue aux flancs, l'oreille basse ;
Ses yeux me lançaient des éclairs.
Je voyais ses crocs entr'ouverts,
Et je pensais, ô ma mignonne !
En la contemplant, curieux,
Que vous étiez aussi lionne,
Lionne des lions gommeux !

Cependant vous n'étiez pas faite
Pour nos boulevard, blonde Esther,
Et la femme, comme le bébé,
Doit s'en aller loin de son dard.
Aussi, pourquoi quitter la rive
Où balançaient votre bercan,
Où vous n'avez, chaste et naïve,
Qu'un ami... Votre lionceau !
N'aimiez-vous donc plus vos savanes,
Vos palmiers, vos cactus en fleurs,
Vos belles forêts de lianes
Et votre mère... et puis vos sœurs ?

Ah ! combien vous étiez plus belle
Dans vos pantalons de satin,
Sous le voile blanc où se mêle
La soie et l'or du Levantin.
Esther serait blonde sultane
Pans ses jardins, rêvant d'amour,
Et non la pâle courtisane
Qui va se vendre à Bellecour.
Votre ami serait resté frère
Et votre cœur aurait aimé.
Vos trois bébés auraient un père
Que sans honte ils pourraient nommer.

Mais en abandonnant l'Afrique,
Vous avez jeté dans la mer,
Votre nom, votre foi pudique,
Pour devenir : la blonde Esther.
Hélas ! vous voyez bien où mène
L'orgueil que vous avez encor.
Vous vouliez en France, être reine ;
Votre sceptre... est le louis d'or !
Et vous n'êtes que la lionne
De lions pâles, souffreteux.
Ah ! que je vous plains, ma mignonne,
D'être lionne des gommeux.

ELIACIN.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Trésor

La brasserie du Trésor est située dans la rue Stella ; lorsque j'y vins prendre un bock pour la première fois, je m'attendais à découvrir une merveille digne des *Contes de Fées*, mais je fus déçu. On ne trouve pas ces mots tracés au blanc d'Espagne sur la porte de l'établissement : Prenez garde à la peinture.

Diabole ! fis-je en moi-même, voilà qui est grave. Et je pensai : ne serait-ce pas de la peinture que ces hébés se mettent sur le visage qu'on a voulu parler-là ? Après un moment d'hésitation j'entraî. Je voulais découvrir le fameux Trésor qui me promet-tait l'enseignement peint sur le seuil.

La brasserie était coquette, quoique simple, propre et comme il faut, sans affectation. Je comptai jusqu'à quatorze becs de gaz ! Une histoire me revint en tête, celle du trésor de ce seigneur allemand dont

parlent Erkmann et Chatrian, et fermant les yeux je crus sentir le sol se dérober sous mes pieds.

Il me sembla que j'étais transporté dans une immense crypte, sur les dalles humides de laquelle gisaient des milliers de pièces d'or, portant des inscriptions bizarres.

Un vieillard aux cheveux d'argent, aux yeux malins, à l'air narquois était accroupi dans un coin. Les épaules étaient ornées d'ailes qu'un canif de vandale — celui du temps probablement — avait méchamment mutilées.

— Comme d'un salut j'honorais ses respectables rides, il s'avança vers moi et me dit : Je suis né le même jour que Victor Hugo ; il y a bien longtemps de cela ; je suis l'amour de ma femme et de ma retraite, à cause de mon grand âge ; je jouis maintenant d'une modeste pension et suis préposé à la garde de tous les cours de femmes que j'ai jadis transpercées de mes flèches, et dont les âmes se sont envolées au-delà des régions sidérales, où diront mesdemoiselles les étoiles sous l'œil vigilant d'un autre Cupidon. Et d'un geste il me montra les pièces d'or qui scintillaient à mes pieds. J'en pris une au hasard et je lus : *Musculé*. Ce nom fit sourire le vieillard.

— Ah ! s'écria-t-il avec un soupir, de mon temps les amours prenaient leur tâche au sérieux ; ils ne se coiffaient que de la barrette enrubannée des fous, tandis qu'aujourd'hui ils ont endossé la hideuse casquette à trois ponts... et comme découragé, le bonhomme secoua du bout de son arc brisé les pauvres cœurs qui dormaient près de lui. Cela produisit un bruit métallique.

Je sortis de ma rêverie.

Une hébété, agitant son escarcelle, était devant moi, et me regardait d'un air étonné.

— Vous désirez un bock, monsieur, fit-elle en s'efforçant de sourire.

— Oui, répondis-je, en me secouant comme pour éloigner l'essai des songes moroses qui voletaient invisiblement autour de moi, et j'allumai résolument une cigarette.

La demoiselle en question se nommait Nana ou Philo ; d'aucuns l'appelaient Philo, d'autres Nana ; c'était une petite brune à l'air presque candide, alerte, mais sobre de paroles ; de temps en temps, elle abandonnait le livre qu'elle avait sur les genoux pour adresser de brûlantes oillades à un élégant militaire qui rêvait à l'autre côté de la salle.

Elle m'apparut qu'elle avait jadis servi aux Beaux-Arts où elle s'amusa fort et à la Chinoise en compagnie de la minuscule Joséphine Nini.

J'aime beaucoup les soldats, me dit-elle, l'uniforme me plaît, c'est pourquoi je suis venue dans cet établissement, on y rencontre beaucoup de guerriers.

Puis, elle reprit sa lecture interrompue, c'était un roman d'Alexandre Dumas, le chevalier d'Harmental. Lorsqu'elle eut terminé le chapitre, c'est une très jolie histoire, dit-elle, en faisant une corne au feuillet. Lorsque j'aurai fini ce bouquin, j'achèterai les Tragedies de Paris ; c'est le dernier roman de M. Dumas. Un frisson glacial parcourut tout mon être et m'ébranla de la tête aux pieds. Je pensai : voilà-toi la face à Alexandre !

Et songeant aux murs de notre cité, ensanglantée d'affiches écarlates, je faillis perdre connaissance.

La seconde hébété, une petite blonde stéphanoise, répondait au nom prosaïque d'Eugénie. Récemment débarquée à Lyon, elle n'avait pas encore eu le temps de prendre un titre à la mode. Elle s'appelait encore Eugénie, tout bonnement comme le jour de son baptême.

Celle-ci faisait une dentelle ; la tête mollement appuyée sur son corsage, elle confectionnait des myriades d'imperceptibles mailles qu'elle accrochait les unes aux autres avec une dextérité de Bretonne.

C'est pour garnir, mes chemises, fit-elle, avec un clignement d'yeux. Je songeais

porté, au premier acte, un costume de satin rose broché avec dessous crème. Et, au second acte, une robe blanc et or d'une grande richesse. Elle s'habille à ravir, Graziella.

Derrière moi, deux messieurs causaient de la pièce. L'un d'eux, un officier, racontait que sa sœur, la première année de son mariage, avait été à Paris voir jouer la « Petite Mariée ».

Tout pudique et mignonne, elle n'avait osé entendre jusqu'au bout le troisième acte. « Il y a six ans de cela, ajoutait l'officier; elle me disait, l'autre jour, qu'elle éprouverait grand plaisir à revoir cet acte-là... »

Il est à présumer que la jeune mariée est devenue une jeune mère.

C'est la morale de la pièce et c'en est aussi la très bienveillante critique.

Angelo, drame de Victor Hugo.

Les œuvres puissantes veulent des interprètes puissants. Angelo est l'un des drames les plus difficiles à jouer. Ses qualités sont nombreuses, mais il faut, pour les faire ressortir, des acteurs d'un immense talent. Le théâtre de l'immortel écrivain ne souffre pas de médiocrité. Le premier venu n'interprète pas Hugo. Madame Méa ne l'a point compris.

Madame Méa est une artiste d'une assez grande valeur, remarquée à l'Odéon, jadis; jolies et jouant convenablement; mais elle a groupé autour d'elle des acteurs ayant le désir, peut-être, mais n'ayant pas la foi.

Il en sera toujours ainsi des troupes de passage: une étoile dans un ciel nuageux. Interpréter de la sorte un chef-d'œuvre, c'est commettre un sacrilège. On ne fait pas endosser le peuplin d'Hermione à des gens qui ont l'habitude de ne porter que le bonnet de Margoton.

Madame Méa, qui a du talent, a eu le tort de confier à des comparses — j'excepte sa fille — des rôles qu'on peine à tenir des acteurs rompus aux choses du théâtre.

Qu'on nous rende San-Carlo et Graziella, qu'on nous rende les deux soupriés dans les jardins du Podestat.

Que le doux visage de la *Petite Mariée* nous fasse oublier Angelo, qui n'est, à nos yeux, un tyran, que parce qu'il nous a privé une soirée entière du doux plaisir de le voir.

E. DESCLAUZAS.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Les ténors font soupinner toutes les femmes.

C'est une loi. Qui dit ténor dit Apollon. Aussi ne sommes nous pas étonnés de voir tous les soirs des essais de belles-petites se presser au théâtre des Célestins.

On n'a pas assez d'yeux pour l'admirer. On s'enivre aux accents de sa voix suave.

Les petites mains, finement gantées, applaudissent à outrance.

Le petit dieu Cupidon trempe donc le fer de ses flèches dans le cœur des ténors avant de les lancer dans les corsages plus ou moins rebondis de nos belles ?

Qu'est devenue Adrienne Roux ?

La reine de l'élégance et du skating ne se montre plus nulle part. On se perd en conjectures sur cette disparition mystérieuse.

Quoi, Adrienne qu'on rencontrait toujours et partout où il y avait noces et festins, aurait-elle renoncé au demi-monde, à ses pompes et à ses œuvres ?

Nous ne le croyons point.

Tous nos reporters ont reçu mission d'aller aux renseignements.

O décadence.

Titine Aynard, la belle pécheresse qui éblouissait la bicherie lyonnaise par son luxe et ses fantaisies princières. Titine qui avait équipages, domestiques en livrées, hôtel à Paris, vient de voir s'évanouir ses rêves brillants.

La dèche impitoyable est venue et avec elle le cortège innombrable des huissiers qui ont saisi bijoux, meubles et toilettes.

Que voulez-vous, c'est le sort réservé à toutes. Bien peu échappent à ce fatal dénouement.

Ces jours derniers on a tout rendu dans son appartement de Lyon. La rédaction de la « Bavarde » n'a pas voulu laisser disperser aux quatre vents les bibelots de cette princesse déchu.

Nous étions tous à cette première, pour arracher aux messieurs de la Bande-Noire, quelques souvenirs que nous classons dans notre salle des dépêches.

D'Asco a acheté une psyché dans laquelle Titine s'est souvent dit « je suis belle, le monde est à moi ».

Karl Munte s'est vu adjuger un album de photographies, pour le plaisir d'encadrer au dessous de chacune, un de ces jolis quatrains qui nous font rêver.

M. Sabatier, un service à bière et une statuette de Gambirius, en porcelaine de Saxe.

J. Veson, a acheté tout le champagne véritable Moët, que contenait la cave de la belle.

Lucciani s'est vu adjuger un chapeau. Desclauzas s'est contenté d'un mouchoir de dentelles.

Nestor plus heureux a enlevé un corset en satin rose que miraient une dizaine de catapultures.

Paubrock le veinard, a emporté une chemise en soie verte.

Duvergier une vieille toque oubliée à par un jeune licencié.

Enfin le Vicomte a acheté 25 louis, la collection de bas, que Titine montrait si souvent dans les cabinets particuliers.

Tous nos lecteurs peuvent venir admirer ces brillants débris d'une des biches les plus luppées du demi-monde lyonnais.

Immense douleur à la Taverne anglaise depuis le départ de la jolie Mignon, Jeanne, Anna et Angèle sont dans la consternation. Ces Hébes ne cessent de pleurer leur collègue.

Questionnez-les, ô vous les clients du joyeux père Bravard. Vous verrez qu'elles ne tariront pas de louanges sur Rachel. Elles sont si bonnes filles.

La grosse Jeanne a oublié son château près de Trévoux. Anna Boule-de-Gomme ne va plus chez le pharmacien, et Angèle la Mascotte ne boit plus d'absinthe.

Quelle désolation !

Elisa, la plus aimable et la plus folle des Belligand, va quelquefois déguster l'excellente bière de la brasserie d'Orient.

Ces jours-là, elle y conduit Lisette, un joli petit amour de chienne, grosse comme le poing, qui fait l'admiration de tous les amateurs de la race canine.

Elisa l'aime, ça elle dit que « seuls, les chiens sont fidèles ».

Elle a peut-être raison.

Rachel Mignon vient de quitter encore une fois notre ville.

La belle enfant s'en va où allait Mignon, au pays où fleurit l'orange, au pays des fruits d'or et des roses vermeilles.

Malgré les couronnes qu'elle tressaient une foule d'adorateurs, Mignon n'a pu se faire à nos brouillards.

A la cité brumeuse, elle préfère le beau soleil de Nice.

Mais soyez persuadés qu'elle nous reviendra.

C'est Céline ex-servante de bœcks à la Taverne de la Lanterne, qui remplace Rachel à la Taverne anglaise.

Céline est une bonne fille qui n'a qu'un tort, c'est de marcher sur les traces de Jenny Bidel.

Qu'avait donc dimanche soir la plantureuse Louise Baudry (pas d'Asson) ?

Nous avons constaté à son entrée au Casino qu'elle avait les yeux rougis par les larmes.

S'agissait-il toujours de la perte de cet amant infidèle ?

Décidément elle a le cœur sensible l'opulente Louise Baudry ?

Annette la Licheuse elle aussi semblait absorbée par de tristes réflexions. Elle paraissait toute mélancolique samedi soir en absorbant son mazagran à la brasserie de Suez.

Quelles réflexions amères pouvaient bien venir troubler le nectar qu'elle dégustait à petites gorgées ?

Lucy la folle qui possède des biceps excessivement vigoureux, va paraître, s'engager dans un cirque.

Nous conseillons à Monsieur Rancy de prendre à son service cette fantaisiste tendresse.

Elle jongle à merveille avec les cœurs de ses adorateurs et soulève sans aucun effort vingt amants à bras tendu.

Les hercules les plus vigoureux se déclareront vaincus en la voyant exécuter ce prodigieux travail.

Annette la Licheuse vêtue d'un superbe manteau bleu, était au Skating dimanche dernier. Pourquoi donc ne patinait-elle pas ?

N'aurait-elle plus le goût des glissades ?

Une brasserie qui va disparaître ! Pleurez nymphes du bœck. La brasserie du Siècle, cet établissement illustré par les Fonfon, les Cloche, les Blanche tête de singe, les Bidel, va bientôt disparaître.

C'est le 24 décembre prochain que le sacrifice sera consommé.

Un propriétaire impitoyable pour les hébes, n'a pas voulu conclure un nouveau bail.

Que va devenir la Bidoche ?

Hier, une voiture de grande remise descendait l'allée du Parc de la Tête-d'Or. Les stores étaient baissés. Par curiosité, sans doute, une petite main souleva celui de droite. La détentée s'échappa et, sur le trottoir, un cri lui poussa.

Une dame du monde, qui se promenait avec son bébé et sa servante, avait jeté ce cri. Elle avait reconnu son mari et l'une de nos plus troublantes épinglées.

Le soir, il y eut grand tapage à l'hôtel du Monsieur, boulevard du Nord. On parle d'un procès à l'horizon. Les amis essaient de calmer la jeune femme, la charmante mère, dans l'intérêt de son nom.

Le scandale serait d'autant plus grand que le coupable fut un gros personnage de l'époque. On l'a très souvent nommé au moment du krack.

L'épingle, héroïne de cette aventure, porte un nom que je ne puis dire sans être indiscret. Cependant je puis vous apprendre qu'elle l'orne d'une particule plus ou moins apocryphe.

Avis aux chercheurs d'énigmes.

Valentine des Beaux-Arts vient de quitter l'hôtel Masséna pour s'installer à la brasserie Garnier.

On annonce de nouveau le départ de Philo-Chinoise pour Nice; le climat brumeux de Lyon ne lui sied nullement; elle préfère le beau ciel de Provence.

Tant mieux !

Les frimas commencent: nos belles petites désertent la musique de Bellecour.

Mardi dernier, nous avons encore remarqué la grande Ida accompagnée de son inséparable amie Marcelle Abel.

Samedi dernier, nous avons été témoin d'une scène de pugilat à la brasserie de la Nuée-Bleue.

Ude de nos belles-petites bien connue venait de surprendre son cher et tendre en compagnie d'une rivale.

Prise d'une subite jalousie, elle giffla l'impudente; celle-ci ne riposta pas; mais l'amant intervint et mit fin à la lutte.

Hortense vient de quitter la brasserie de Suez. Le seigneur Frizon perd en elle sa meilleure cliente.

La gracieuse Léonie de St-Matricion vient de nous quitter pour aller passer quelques jours à Marseille. Sont-ce les brouillards mornes qui déjà ont envahi notre cité qui la font fuir vers le pays de la Cannebière ?

On nous assure que c'est plutôt un petit amour cuirassé et coiffé d'un casque à crinière ondoyante qui la conduit dans le midi.

CIRQUE RANCY

Les débuts des frères Léopold qui sont à la vérité les plus désoyants des clowns ont attiré samedi soir bon nombre de demi-mondaines au Cirque Rancy. Nos tendresses

aiment le Cirque parce qu'elles sont là comme chez elles, parce qu'elles peuvent aller et venir à leur aise, riro sans contrainte et se promener comme il leur plaît.

Parmi les belles petites présentes à la représentation de samedi nous avons remarqué la contesse de Bournenville qui se cachait obstinément derrière son éventail.

Marie Brut vêtue d'un costume entièrement bien râlé à gorge déployée; Marguerite Kaillou qui a vu beaucoup de choses épatantes se contentait de sourire; Elisa Belligand qui ne cessait de consulter le programme se tenait à l'entrée de la piste.

Elle aime voir les écuylées de près. Jeanne Childebert communiquait ses impressions à son amie Jeanne Confort, qui se tenait à ses côtés. — Blanche tête-de-singe toujours rieuse caquetait avec Annette la licheuse, dont l'hilarité était moins mince que la taille.

Juliette toujours gracieuse applaudissait au risque de rompre ses gants à trente boutons. — Elisa la lionne frondait un air de la Mascotte, Henriette Kaillou vêtue de gris paraissait rêveuse et la blonde Suzanne bébé qui semblait attendre quelqu'un s'éventailait avec inquiétude.

Nous avons été fort étonnés de ne pas apercevoir la gracieuse signorina Amélie l'Italienne qui d'ordinaire ne manque jamais les représentations du samedi.

Marguerite Kaillou est une bonne fille, chacun sait ça. Elle n'est pas fière et c'est là une de ses qualités.

Ainsi la semaine dernière, nous l'avons vu entrer dans un comptoir de la rue Palais-Guillet avec un canicheur.

C'est sans doute un de ses anciens amis d'enfance, un pays, un type de Crémieux. Tous deux ont fraternisé à la petite guinguette et ont bu le verre de l'amitié.

Maria bras d'acier vient nous assurer-t-on de trouver en rentrant chez elle un épéron.

La belle très-intriguée s'est emparée du précieux instrument qu'elle s'est empressée d'approcher dans son boudoir.

On se demande quel est le mystérieux cavalier qui peut l'avoir perdu.

La joyeuse Zozo du Lycée s'est rendue dernièrement à Sathonay où elle est allée rendre visite à son valeureux fils de Mars. Ce dernier va paraître abandonner bientôt ses armes, aussi la belle se dispose-t-elle à quitter la sacoche pour lui consacrer tous ses loisirs.

Claire la lycéenne n'a pu endosser son blanc tablier dimanche dernier. — Il paraît que cette jeune hébé est malade, aussi toutes ses petites amies vont-elles lui rendre visite.

La cascadeuse Lucie de l'Est fait beaucoup parler d'elle depuis quelques temps. — Cette lumineuse étoile traîne à sa suite, toute une collection de satellites empressés à lui plaire. — Un cataclysme pourrait bien se produire, car les choses sont fréquentes parmi ces planètes rivales.

Nous avons aperçu samedi dernier la toute petite Victorine accompagnée d'un brillant fils de Mars qui conduisait un élégant phaéton. Nous avons constaté avec plaisir que la petite tendresse était d'une gaieté folle; elle ne boudait pas; c'est qu'il lui arrive quelquefois de boudier à la petite Victorine, surtout lorsque la jalousie la tourmente et qu'elle fait des petites scènes à son nabab.

Pauline Brun va prendre une carte d'abonnement sur la ligne P.-L.-M. On sait que ses amours l'appellent tantôt à Saint-Etienne, tantôt à Valence.

Esculape et Jeanne Carraro.

Que devient donc Rosita Bébé. Nous n'apercevons plus que sa sœur Suzanne ?

Y aurait-il brouille entre les deux sœurs ? Belle Rosita, renseignez-nous.

Une grande soirée devait être donnée, hier soir, chez ma mie Annette.

Un nombre des invités devaient se trouver Juliette, Jeanne la Macconnaise, Blanche Tête-de-Singe, etc.

Un incident imprévu a fait renvoyer cette fête.

La blonde petite Juliette, qui errait mélancoliquement, l'autre soir, et que nos lecteurs ne confondront pas avec Juliette de la rue de l'Hôtel-de-Ville, va paraître, quitter notre ville pour aller se fixer à Marseille.

Sa compagne Léontine est au désespoir.

Beranger aimait son vieil habit, il l'a chanté.

La petite Catherine de la Grotte qui ne chante que la « Femme à Papa », adore son manteau beige.

La seule pensée de se séparer de cet ami dévoué la fait frémir. Quand donc cette mignonne tendresse se décidera-t-elle à arborer la fameuse visite en broché noir qu'elle annonce depuis si longtemps ?

On nous annonce que maître Martineau va perdre l'une de ses plus fidèles pensionnaires.

Je veux parler de Berthe l'Amazone qui va paraître aller fixer ses pénates à Chambéry.

Nous ignorons la cause du départ de cette belle petite. Nous serions heureux de savoir si elle fera ce voyage sur sa jument favorite. Peut-être s'il lui faut.

Berthe aime tant les courses à cheval !

On nous télégraphie de Paris : Emma Brotteaux bien connue lyonnaise et Clermontoise, toujours ici. Pauvre tendresse bat dèche effroyable.

Est question organiser tombola en sa faveur à la Rhénane. Parisiens bon cœur. Ferois savoir nouvelles.

Rigolhoche.

Dégusteur juré à la brasserie Rhénane. Place de la Bastille.

Une petite dispute a eu lieu dernièrement aux Jacobins entre la mignonne hébé de cette établissement Marie alias Claudia et Léonie de St-Matricion.

Grâce à l'intervention de maître Martineau toujours pacifique, les deux tendresses n'ont échangé... aucun projectile.

La très cascadeuse hébé de la brasserie Jourda qui répond au doux nom de Marie ferait bien d'être un peu plus convenable avec ses clients, car elle a beaucoup trop de familiarité avec les personnes qui ne lui demandent que des bœcks, et qui se soucient peu de ses compliments d'un goût douteux.

La sémillante et parfois trop fantaisiste Jeanne la folle vient de quitter la brasserie Gauloise où elle a tant servi de bœcks.

Ses amies assurent qu'elle va se fixer définitivement à Saint-Etienne. Serait-ce pour aller admirer encore l'écuylé William qu'elle transporte ses pénates dans la cité stéphanoise.

Louise Holà récemment arrivée de la Croix-Rousse vient de faire son entrée à la brasserie Chinoise où elle se plaît à troubler le cœur des jeunes joveux.

Nous l'engageons à être un peu plus sérieuse et surtout à être moins prodigue de ses assassines œillades.

On nous assure que Pauline Bac a repris le tablier et la sacoche.

Veron va aux renseignements.

Marie la Boulotte a quitté la brasserie de la Grotte, son départ pour Grenoble est très prochain.

Il s'agit d'un enlèvement mystérieux. Le nabab est bien teint.

Nos belles petites sont toujours fort nombreuses au Skating des Folies-Bergère. Le patinage leur plaît. Elles adorent les promenades sur le Ring, alors qu'on se sent glisser doucement au son d'une musique entraînée. Plusieurs ont même acquis une habileté surprenante dans l'art de la glissade.

La rue Blanche est distancée par notre Skating ! Toute notre bicherie s'y donne rendez-vous et c'est à qui s'y montrera plus ondoyante et plus prodigieuse.

Nous avons rencontré Marie Boucher, Joséphine la Parisienne toujours rieuse, Jeanne Childebert qui riait très fort, Jeanne Confort son amie coiffée d'un élégant chapeau mascotte, la blonde Titine qui distribuait des papillotes à toutes ses amies et la non moins blonde Marie la Boulotte qui s'est malencontreusement laissée choir et ne s'est heureusement fait aucune blessure.

Le lendemain vendredi, Marthe la frisée qui avait laissé tomber son bracelet, a perdu une partie qu'elle a vainement cherché pendant une demi-heure. Elle s'est cependant consolée en songeant que ce n'était pas la première qu'elle perdait.

Jeanne Childebert patinait de concert avec son inséparable amie Jeanne Confort. La Pompière qui devrait bien changer de costume ne patinait pas.

Céline Décurty, coiffée d'un superbe chapeau de feutre, semblait toute mélancolique.

Dimanche soir nous avons aperçu Lucy la folle vêtue d'une robe claire.

Jeanne Childebert et Jeanne Confort patinaient ensemble.

On commence à les surnommer les sœurs siamoises.

Henriette Kaillou en toilette bleue riait comme une petite folle.

Emma des Variétés glissait avec ardeur. Victorine Boudet coiffée d'un grand chapeau de velours, semblait très gaie. Elle distribuait ses sourires aux nombreux gentlemen qui papillonnaient autour d'elle.

Plusieurs de nos belles petites ne patinaient pas.

Nous avons aperçu Marie Matossi qui se contentait d'admirer ses camogais, Jeanne la Macconnaise vêtue d'une tunique écossaise, Annette la Licheuse, Jenny Merluchon vêtue d'une tunique de velours noir, Suzanne Bibé, Marthe la frisée qui dégustait mélancoliquement une chartreuse, Dame Godard qui ne patinait pas à cause de son grand âge, et Clémentine Sardine qui rêvait en contemplant les dessins de son éventail.

Nous donnerons prochainement la liste des épinglées qui doivent prendre part au concours Adrienne Roux.

Les voisins de Louise Berger se plaignent de ses causeries nocturnes sur son balcon, avec un habitant de la même maison.

Voyons belle biche, laissez les dormir paisiblement et priez votre galant voisin de venir causer au coin de votre foyer, il ne refusera pas et vous ne craignez plus les refroidissements, ce qui est dangereux en cette saison.

Adrienne la Mascotte a définitivement quitté la brasserie des Jacobins, elle a été remplacée par une charmante hébé qui se fit appeler Marie, mais que nous avions connue dans le demi-monde sous le nom de Claudia.

Pourquoi cette substitution de noms, belle et gracieuse brune.

Les vieillards font toujours des folies. Nous apprenons que tous les maçons et tapissiers de Lyon, sont sur les dents.

Léontine, cette belle catapulteuse fait restaurer et remeubler son appartement de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Qui donc a dit que les affaires étaient dans le marasme.

Anna la Suisseuse vient paraître-il de faire l'acquisition d'un petit singe à qui elle a donné le nom très bizarre de Thérésus.

Ce petit quadrumanus qu'elle affable de rubans verts, est fort malin paraît-il et ne se gêne pas lorsqu'il peut se placer à la fenêtre pour adresser ses plus belles grimaces aux promeneurs qu'il aperçoit.

Ceux qui ne s'en formalisent pas, fort heureusement.

Nous avons aperçu samedi soir la grande Ida en coupé, en compagnie de deux de ses admirateurs.

Une charrette anglaise traînée par un coursier des plus fringants suivait de près le premier attelage.

Où allaient donc ces deux véhicules.

Maria la Parisienne et son amie la brune Ida ont soupé l'autre soir chez Bertainoux.

Le repas a été paraître-il fort gai, grâce au Moët qui coulait à flots.

Nous recevons à la dernière heure la lettre suivante qu'on nous prie de reproduire :

Mon cher Rédacteur,

J'ai passé dimanche dans la rue de la Barre, j'ai aperçu à quelques pas devant moi Jeanne la folle accompagnée d'une de ses inséparables amies.

Désireux de lui présenter mes hommages j'accélérai le pas.

La blonde cascadeuse entra à la Gauloise.

Mais grand fut mon embarras alors. Aborder ces deux tendresses n'était pas chose facile, et leur offrir un bœck était chose plus difficile encore. Je m'assis donc à une table voisine de la leur.

Mais grand fut mon étonnement lorsque j'entendis la brune hébé qui m'avait servi leur langage à Jeanne la folle :

— Il m'est impossible de vous servir.

— Et pourquoi donc ! croyez-vous que nous n'avons pas d'argent, que notre escarcelle est vide ?

— Je ne me permettrai pas de faire une telle supposition, dut elle rester inédite, répondit la servante.

— Alors pourquoi refusez-vous de nous servir fit Jeanne la folle en souriant.

— Parce que vous avez omis de payer hier les consommations que vous avez prises.

— Quoi ! les jeunes gens qui nous accompagnent se seraient-ils montrés assez peu galants pour...

— Ils ont déclaré ne pas vous connaître.

Je pris alors mon chapeau et filai doucement sentant qu'un péril me menaçait et je remerciai le diable qui m'avait donné l'idée de m'asseoir à une autre table, car sans quoi j'aurais certainement été obligé — étant donné ma candeur d'âme — de régler une foule de consommations inconnues.

Veuillez agréer, Nicaise Beauminet.

C'est samedi dernier, au retour de son amie Jeanne la Macconnaise, que la très gracieuse Juliette a inauguré son nouvel appartement.

On assure que les deux tendresses doivent faire désormais ménage commun. La petite Jeannette aurait-elle donc renoncé à son voyage à Marseille ?

